

Jacques Arrignon



Escales, raids & missions

Tome 2



Du même auteur :

Agro-Écologie des zones arides et sub-humides – éditions
Maisonneuve et Larose et Agence de Coopération Culturelle
et Technique – 1987.

L'écrevisse rouge des marais (*en collaboration avec Huner et
Laurent*) – éditions Maisonneuve et Larose et Agence de
Coopération Culturelle et Technique – 1990.

L'Élevage du Tilapia – éditions Maisonneuve et Larose et
Agence de Coopération Culturelle et Technique – 1993.
1 édition en anglais.

Les principaux crustacés d'élevage (*en collaboration avec
Griessinger, Autrand et Lacroix*) – éditions Maisonneuve et
Larose et Agence de Coopération Culturelle et Technique –
1994.

1 édition en anglais.

Aménagement piscicole des eaux douces – éditions Lavoisier-
TEC&DOC (*Couronné par l'Académie d'Agriculture de
France*).

5^e édition – 1998

2 éditions en espagnol

1 édition en anglais

1 traduction (partielle) en chinois.

L'Aquaculture de A à Z (*en collaboration avec Billard, Breton
et Michel*) – éditions Lavoisier-TEC & DOC – 2002.

L'Écrevisse et son élevage – éditions Lavoisier-TEC&DOC
(*Couronné par l'Académie d'Agriculture de France et par
l'Académie vétérinaire de France*).

4^e édition – 2003

1 édition en espagnol

1 édition en italien.

Des volcans malgaches aux oueds algériens – *Évocations d'un
forestier* – éditions l'Harmattan – 2008.

Une enfance vendéenne – « Geste » éditions – 2009.

Escales, raids et missions – vol.1 – Edilivre – 2010

Jacques Arrignon

Escales, raids et missions – Tome 2

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4957-3

Dépôt légal : mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

RAPPEL

Contenu du tome 1

Parmi les évocations contenues dans le tome 1 d'Escales, raids et missions, on peut compter :

- *Une mission scientifique en Israël, au lendemain de « la Guerre des Six Jours », en 1968.*
- *L'étude du saumon au Nouveau Brunswick, au Québec, à Terre Neuve, puis aux États Unis dans l'État du Maine.*
- *1977, en Perse, la situation un an avant la Révolution islamique.*
- *Trois années vécues en Côte d'Ivoire ; l'âme de l'homme et de la femme ivoiriens.*
- *Des aspects insolites de l'Île Maurice, de La Réunion, et d'un îlot perdu dans l'Océan Indien.*
- *En Argentine, les dessous sordides d'une conférence internationale.*
- *Des difficultés de vie en Australie et les péripéties de prospections scientifiques.*

- *Deux séries de raids en Nouvelle Calédonie au sujet de l'élevage de l'écrevisse.*
- *Deux séjours en Chine avec, notamment, l'attitude des interprètes, et celle que doit avoir un étranger dans ce pays.*
- *En conclusion, quelques incidents de vol.*

Sommaire

Chapitre 1 – Séjours en Pologne (1965).....	15
Cracovie.....	17
<i>Zakopane et les Beskides</i>	19
Varsovie.....	22
<i>Une méprise</i>	22
<i>Une « virée en ville »</i>	25
Excursions en Warmie et en Mazurie.....	29
Un Polonais particulier	30
Vers Olsztyn	34
En Silésie, Wrocław et ses environs.....	35
Chapitre 2 – En pays soviétique (1971)	39
À Leningrad.....	40
Déconvenue à Sotchi	47
Quelque consolation en Arménie	50
Moscou	54
Chapitre 3 – Randonnées au Canada	59
Francophonie à Winnipeg (1974)	59

A travers les Rocheuses (1974 – suite)	64
<i>Banff</i>	64
<i>Jasper</i>	66
<i>Hell's Gate et la méprise</i>	69
Ontario (1996)	72
<i>À l'Université de Thunder Bay</i>	72
Saint Pierre et Miquelon – 1982	80
 Chapitre 4 – Les écrevisses	
américaines (1974)	153
En Louisiane	153
<i>La Nouvelle-Orléans</i>	155
Un couple de francophones à Bâton-Rouge	157
Cadjins : une Brève Histoire	161
En Californie	164
<i>Le Lac Tahoe</i>	164
<i>Sur la route de Davis</i>	165
<i>Les séquoias</i>	167
<i>Un retour difficile</i>	169
Que penser des écrevisses ?	170
<i>The american red devils !</i>	170
 Chapitre 5 – Séjour dans l'Empire	
du Soleil levant (1976)	173
Un congrès à Kyoto	173
Au Lac Biwa	183
Entre Shizuoka et Hamamatsu	187
Tokyo Airport	189

Chapitre 6 – Raids en Afrique orientale et australe	193
Un stop au Kenya – 1979	193
Le Rift – 1980.....	198
<i>Nairobi</i>	198
<i>Lac de Naivasha</i>	200
<i>Lac de Nakuru – dans un lodge</i>	202
Malawi – 1980	204
<i>Blantyre</i>	204
Botswana – 1983	207
Gaborone (ou des Inuits dans une piscine)... ..	207
Sur les bords de la rivière Limpopo.....	213
 Chapitre 7 – Îles volcaniques du Pacifique.....	 219
Les Îles Hawaï – 1992	223
<i>Mauna Lani Resort</i>	224
<i>Chez les parents de Kamehameha I^{er}</i>	228
Le tour de l'Île	231
Le Kilauea.....	232
<i>Banquet final et commentaires</i>	234
Tahiti – 1993.....	235
<i>Le faré et la plage</i>	238
<i>Musée Gauguin et jardin botanique</i>	240
<i>La Baie des Popaas</i>	242
<i>La civilisation perturbatrice</i>	243
<i>Le tour de l'Île</i>	245
<i>Les fleurs et les poissons</i>	246
<i>Parahi anae !</i>	247

La Nouvelle Zélande – 1987	247
<i>Un peuplement maori récent</i>	247
<i>The Waikato University</i>	249
<i>La grotte de Waitomo</i>	251
Excursion dans le Parc National de Tongariro	251
<i>La chaîne volcanique</i>	253
<i>Rotorua</i>	255
<i>Sur la Wanganui River</i>	259
<i>Auckland</i>	261
Autres pays, autres évocations ?	265

J'adresse à nouveau mon affectueuse reconnaissance à mon épouse Hélène, qui m'a soutenu dans cette rédaction du second volume d'Escales, raids et missions, plus particulièrement par ses judicieuses observations ainsi que par la correction attentive et combien ingrate du manuscrit.

Toute ma gratitude va à mon fils Yves pour sa délicate pensée et son affectueuse sollicitude à Hawaï.

Enfin, je ne saurais oublier l'attention et le talent de mon fils Luc, auteur de la maquette de la couverture : merci Luc.

AVANT-PROPOS

Comme le précédent volume, ce recueil rassemble non pas des anecdotes, mais des récits plus ou moins longs directement suggérés par des voyages aériens dans telle ou telle région de la planète. Le choix du titre est dû au fait que c'est lors des trajets transcontinentaux et transocéaniques que surgit la nécessité d'effectuer un retour sur les moments vécus dans le pays d'accueil récemment quitté. L'ambiance relâchée du voyage aérien conduit fréquemment à réajuster les impressions sur le papier de façon moins elliptique qu'au jour le jour sur un bloc-notes.

Les deux tomes font suite à un précédent ouvrage intitulé « Des volcans malgaches aux oueds algériens » qui couvrait une période de dix années de séjours beaucoup plus longs dans seulement deux pays de résidence. Les évocations, par ce fait, reflétaient le vécu d'un sédentaire et non pas, sauf dans le cas de la Côte d'Ivoire, les impressions à chaud du voyageur, telles qu'elles apparaissent dans le présent livre.

Chapitre 1

Séjours en Pologne (1965)

Ce qui suit a un rapport étroit, même s'il n'est pas scientifique, avec un congrès international¹ qui s'est déroulé en Pologne pendant le mois d'août 1965 et qui concernait la limnologie². C'était mon premier congrès scientifique de néophyte, isolé pendant pratiquement 10 ans de l'environnement professionnel dont avaient bénéficié mes collègues métropolitains.

Ce séminaire, fait de séances plénières, de communications et de voyages d'études, s'est déroulé à Cracovie et dans le sud de la Pologne, puis à Varsovie et dans ses environs, en Mazurie, dans la région des mille lacs, et enfin en Silésie ; ce fut au début du mois de septembre.

Les réflexions et les anecdotes du moment qui me sont restées peuvent apparaître, pour certaines, naïves

¹ « **Mission en Pologne à l'occasion du XVI^e Congrès international de Limnologie** » Jacques Arrignon, CSP, 1965.

² **Limnologie** : science qui étudie les caractéristiques physico-chimiques, phyto-zoologiques des lacs et, par extension, de toutes les collections d'eau douce.

et sans intérêt, mais elles retracent très précisément les problèmes de l'heure et les comportements qui en résultaient.

Parmi les problèmes, ceux de la langue se sont manifestés très tôt pour tous les congressistes en raison de la complexité de la langue polonaise. D'emblée, l'impasse fut donc totale, la prononciation des mots les plus usuels demandant des efforts zygomatiques épuisants. Des collègues polonais complaisants et un peu francophones, ayant d'autres facilités que nos maigres capacités de Français face aux langues étrangères, se sont chargés de nous cornaquer et de nous éviter les mésaventures de difficiles truchements. Mes connaissances scolaires de la langue allemande facilitèrent quelques approches, mais, n'ayant jamais étudié l'anglais au cours de mes études secondaires, je fus confronté – comme bien d'autres étudiants français de l'époque – à la difficulté de comprendre les documents scientifiques, écrits dans cette langue. Ce manque de connaissances avait été occulté au cours des sept années passées à Madagascar pendant lesquelles j'eus bien d'autres préoccupations³. Sevré d'ouvrages et d'articles scientifiques et techniques pendant la durée de ces séjours lointains, ma carence en anglais ne m'avait pas particulièrement contrarié jusqu'à ma nomination à la station de biologie marine de Béni Saf, en Algérie où l'afflux, nouveau pour moi, de travaux anglophones me conduisit à l'apprentissage de ce langage.

Je fus loin toutefois de comprendre les communications exposées lors des sessions de ce

³ « **Des volcans malgaches aux oueds algériens** », Jacques Arrignon, Ed. L'Harmattan, 2008.

congrès ; le débit du conférencier était généralement trop rapide pour une immédiate compréhension ; les seules interventions jouissant de la traduction simultanée se déroulaient dans l'amphithéâtre principal ; elles étaient peu nombreuses et de portée plutôt générale. Dans les salles annexes, l'exode brutal des anglophones stricts se manifestait dès que la communication émanait d'un chercheur français. Cela entraînait en contrepartie un mouvement de solidarité francophone assez sympathique ; on voyait converger la communauté française au grand complet là où une collègue malgache parlait, par exemple, d'un animalcule particulier à son île ; s'y s'agrégeaient des collègues belges, suisses, italiens et espagnols qui, à l'époque, exprimaient leurs travaux en français. Le sujet traité échappait à la plupart des présents, ce qui n'empêchait pas quelques questions plus ou moins judicieuses mais qui avaient au moins le mérite de donner « de la face »⁴ à l'intervenant. Il était important pour la carrière du chercheur de publier et l'occasion d'un congrès était une opportunité à ne pas négliger : il en est encore ainsi aujourd'hui.

Cracovie

Un exemple de difficile compréhension, assez insolite il est vrai, survint lors du séjour à Cracovie.

Magnifiquement accueillis par le corps enseignant de l'Université, nous fûmes solennellement reçus au *Collegium Majus* par le doyen ; il prononça le discours d'usage de la chaire d'un amphithéâtre très ancien et très beau, fait de stalles, de lambris, de

⁴ «donner de la face » : préserver la dignité, le quant à soi. (*expression chinoise*)

banquettes, de portes et de fenêtres, de décors divers en bois patiné, richement sculptés.

L'instant et le lieu sont impressionnants et le deviennent davantage quand le doyen entame son discours. Une série de cliquetis suit ses premières paroles, chaque auditeur, casque en tête, cherchant sur le curseur le canal permettant l'accès à la traduction dans sa propre langue. En vain, jusqu'à ce que mon voisin de gauche, se penchant vers moi, me dit :

– *J'ai bien l'impression que c'est du latin.*

Il a raison, c'est bien du latin, et nous quittons nos casques pour essayer, forts de nos réminiscences collégiennes, d'en appréhender au moins quelques mots, Mon voisin de droite est américain ; il continue à manipuler son curseur avec frénésie quand il nous voit nous dessaisir des écouteurs et suivre en direct les propos de l'orateur.

– *That is not in French, may be a dialect?*

– *No, that is in Latin.*

– *And do you understand?*

– *Yes, I do, few words; French is close the Latin language.*

Résigné, notre collègue abandonne, allonge les jambes et attend tranquillement la fin du discours auquel répond le président de l'association, mais en anglais : il est lui-même américain. Sortis dans la cour d'honneur, bon nombre de collègues expriment leur surprise, leur admiration également, étalant le peu qu'ils ont compris. C'est la seule occasion que j'eus d'entendre un discours d'usage en latin, mais il paraît qu'en Europe Centrale, cette mode universitaire était encore assez courante au début du XX^e siècle.

Fort heureusement, la présentation des manifestations de la semaine use de la traduction simultanée, dont une excellente version française. Je sens que mon voisin américain reprend, avec la compréhension dans sa propre langue, le confort culturel qui l'avait abandonné quelques moments auparavant.

La visite de l'université porte sur le *Collegium Major*, les différentes salles de travail, dont le laboratoire de Copernic doté d'instruments d'époque, la salle à manger, le réfectoire et le Sénat. Elle est suivie de celle, toujours guidée en plusieurs langues, de l'impressionnant château du Wavel, toiture couverte de plaques d'or, belles armures, salles à colonnes en marbre, au parquet très encaustiqué équipé de patins en feutre.

Dans l'enceinte du château, se trouve la cathédrale avec les tombeaux et gisants des rois de Pologne. Nous avons droit, de la part de la jeune guide qui nous accompagne, à un panorama historique très documenté sur l'histoire de la Pologne, des rois Jagellon, et même sur la brève apparition du roi de France Henri III de Valois qui trouva le pays beaucoup trop étrange et froid pour souhaiter y régner ; il s'enfuit de nuit de Cracovie assez piteusement pour que le fait nous soit relaté.

Zakopane et les Beskides

L'objet du séjour dans le sud du pays est plus touristique que scientifique. La base de départ des excursions dans le massif des Traras, partagé avec la Tchécoslovaquie, est la station de sports d'hiver de Zakopane. Une montée en téléphérique permet

d'accéder au parc national et d'en sillonner quelques sentiers sous la conduite d'un guide érudit. Après une halte dans un refuge, descente sur le Lac Noir avant un second raid, le lendemain, vers les mares de réception de névés à Morskié Oko. Découverte d'un petit peuplement naturel de *Picea excelsa* et surtout de *Pinus mugo* bien adapté aux rigueurs du climat et de l'altitude, arbre sur lequel les quelques forestiers du groupe pointent le nez. Le dîner est prévu dans un très bel (et très bon hôtel), dîner agrémenté par les chants et les évolutions d'une troupe folklorique de Bukovine en costumes régionaux.

La tournée touristique se poursuit par la visite de Nowy Targ ; dans un village polonais typique aux petites maisons en bois avec jardin enclos de palissade, une petite gardeuse d'oies guide son troupeau de volatiles très dignes, mais également très bruyants. L'église en bois, du XV^{ème} siècle, paraît-il, fut construite par des bandits désireux de se racheter, ou par les premiers missionnaires chrétiens : le doute plane dans l'esprit de notre guide. Un château, appartenant à un prince Borowitz, surplombe la Dunajec, où l'on nous a promis du rafting. Effectivement, nous embarquons pour une descente en radeau de la rivière Dunajec, de Niedzica jusqu'à Szczawnica, guidés par des bateliers en costume traditionnel de Bukovine. La descente dure trois heures coupées par une halte dans un chalet.

La visite des mines de sel de Wieliczka, s'imposait, avant celle des centres d'études hydrobiologiques de Zator, Golysz et des lacs artificiels de Porabka et Goczalkowice. L'accueil est partout chaleureux et amical de la part de jeunes scientifiques polonais qui n'ont pas l'habitude de fréquenter des collègues

étrangers. C'est ainsi que l'aide d'une collègue polonaise venant de parfaire sa thèse en France me permet d'en savoir un peu plus sur le troc opéré entre nos deux pays : œufs de truites de mer⁵ contre civelles⁶ ; le troc fut la solution pratique, faute de pouvoir passer un contrat exprimé en devises, vu les relations internationales du moment ; les Français avaient besoin d'œufs de truites de mer pour repeupler les cours d'eau normands, et les Polonais recherchaient des civelles pour refaire les stocks d'anguilles de la basse Vistule ! L'échange se faisait à la station domaniale de pisciculture de Neuville, dans la Marne, où j'habitais provisoirement en 1963 et où ce genre de troc m'avait intrigué.

Au cours d'une de ces excursions nous perdons un spécialiste dauphinois des invertébrés torrenticoles ; prospectant sous un pont, il n'a pas entendu le klaxon de rappel et l'autobus partit sans lui. Nous nous faisons du souci, mais il réapparaît tranquillement le soir venu, la langue n'ayant apparemment pas été un obstacle dans ces circonstances particulières.

Avant de quitter le sud de la Pologne, notre groupe fait un voyage circulaire au départ de Cracovie vers le lac de barrage de Porabka, où un ingénieur nous donne des explications techniques qui m'échappent complètement. Puis, longeant longuement le grand lac de Goczalkowice, nous arrivons au centre expérimental de pisciculture de Golysz où je peux apprécier l'avancement des procédés d'élevage et de gestion piscicoles sur un domaine dépassant en

⁵ **Truite de mer** : truite ayant un comportement migrateur à peu près comparable à celui du saumon.

⁶ **Civelle** : alevin d'anguille.

surface les 1800 hectares. Un dîner est donné au château de Psczyna, converti en musée. J'avoue qu'à l'issue de cette journée, l'échantillonnage de produits fumés, carpes, truites et peut-être quelques autres poissons, ne favorise pas une digestion déjà rendue difficile par les sautes de régime dues au caractère nomade de notre vie.

Le retour sur Varsovie s'effectue par la route, via Kielce et à travers le Parc National des Monts Sainte Croix, en Petite Pologne peu avare de chaumières croulantes et d'enfants pieds nus.

Varsovie

L'installation à Varsovie, « l'accommodation » comme dit le guide, ne va pas sans quelques déboires, toujours dus aux difficultés de compréhension.

Une méprise

La répartition dans les chambres d'hôtel, chambres à deux, suppose que l'on ait choisi un « cothurne »⁷. Le mien est un professeur, spécialiste des algues au Muséum National d'Histoire Naturelle. Jadis prisonnier de guerre en Autriche, il a conservé quelques habitudes de célibataire débrouillard.

Il se trouve que j'ai à peu près les mêmes habitudes ; elles ont été conférées, non par les vicissitudes de la vie carcérale, mais par la saine formation donnée par le scoutisme, formation développée par une vie de forestier de brousse africaine. Nous nous entendons bien et nous ferons en sorte d'être cothurnes lors des congrès suivants.

⁷ **Cothurne** : qui partage la même chambre (*argot étudiant*).

Nous déballons et rangeons nos bagages et procédons à quelques agencements confortatifs. B. sort un fin cordon de sa valise et cherche des points d'attache dans la salle de bains pour installer un étendage. Il trouve une patère et, à l'opposé, au-dessus de la baignoire, une sorte de tirette à laquelle il attache son fil. Il se met en demeure d'y étendre son petit linge qu'il vient de laver dans le lavabo et j'y ajouterai le mien quand j'aurai terminé ma propre lessive.

On frappe à la porte. J'entends un conciliabule. La porte se referme et B. m'informe qu'une femme de chambre est venue dire des choses qu'il n'a pas comprises ; probablement s'inquiétait-elle de notre installation et de notre satisfaction, mais c'était en polonais. J'étends mes chaussettes et je le rejoins au moment où l'on refrappe à la porte : la soubrette, accompagnée d'un homme qui se présente comme étant son supérieur ; il parle anglais, langue que nous ne comprenons ni l'un ni l'autre : c'est donc un dialogue de sourds qui s'instaurerait si B. ne prenait l'initiative de demander en allemand ce qui vaut leur visite. Le garçon d'étage comprend et nous indique que sa collègue était venue s'inquiéter de ce qui avait motivé notre appel réitéré au service des chambres. Surpris, B. leur dit que nous n'avons rien demandé et que tout est parfait. Je lui suggère qu'il faut peut-être donner un pourboire et je cherche quelques zlotys dans mon porte-monnaie. Dénégation indignée des deux employés qui disparaissent.

Derechef, quelques minutes plus tard, nouvelle manifestation du personnel, augmenté d'un ouvrier en salopette, boîte à outils à la main. Il s'avère que l'accueil a encore une fois été appelé par notre

chambre, ce qui nous laisse perplexes ; je montre l'appareil téléphonique, au cas où il serait en dérangement, mais c'est vers la salle de bains que se dirigent les trois employés qui se mettent à vociférer en voyant notre étendage. Devant notre étonnement, le garçon d'étage nous explique laborieusement que nous avons accroché le fil à une manette d'appel d'urgence disposée au-dessus de la baignoire au cas où un client aurait un malaise. Le poids du linge avait déclenché l'alarme !

Nous nous sentons comme des Barbares tout juste sortis des forêts de leur Gaule natale et nous nous confondons en excuses ; le garçon germanophone nous précise un peu aigrement qu'il est interdit de faire la lessive dans les chambres, que le service d'étage s'en chargerait, ce à quoi nous répondons qu'étant de passage nous préférons nous en occuper pour éviter le risque de ne pouvoir récupérer à temps notre linge, etc. etc.. Nous sommes évidemment de très mauvaise foi, plutôt attentifs à limiter l'emploi de notre maigre allocation aux seules dépenses indispensables et la lessive n'en est pas une. Nous trouverons un palliatif.

La réflexion nous amène à porter de la considération pour la qualité du service de cet hôtel Europeiski, beaucoup plus moderne que le prestigieux hôtel Bristol à la façade et à l'entrée d'angle majestueuse, très élaborée façon fin XIX^e, splendeur rescapée du siège de Varsovie. Nous y avons été logés quelques jours plus tôt et nous avons fort admiré la décoration des salles. L'ébénisterie et la ferronnerie de la cabine d'un antique ascenseur Roux et Combaluzier transportant les quidams dans les étages avec une majestueuse lenteur, ne nous avaient

pas échappé, non plus que le liftier en uniforme officiant sur le parvis. Tout était à l'avenant, personnel d'étage, service en salles, accueil où l'employé s'exprimait en français, ce qui évitait bien des déboires.

Une « virée en ville »

Alors que le séjour à Cracovie avait été fait d'excursions, celui à Varsovie, hormis une visite organisée de la ville, principalement de la ville historique récemment reconstruite « à l'identique », est confiné dans des salles, à l'Université : nous entrons dans la phase « sérieuse » de notre séjour en Pologne.

Les journées passent à écouter des interventions généralement choisies en fonction des spécialités scientifiques et des centres d'intérêt de chacun, comme c'est le cas lors de tous les congrès internationaux : mais, nouvel arrivant, je suis à l'affût de tout ce que j'ignore aussi bien dans l'organisation matérielle que dans les thématiques scientifiques ou techniques proposées dans les documents préparatoires. Je fais donc partie d'une noria d'individus se ruant lors de courtes inter-séances pour rejoindre la salle du prochain communicant sur la liste ; cela eut semblé un mouvement brownien pagailleux et sans objet si chacun n'avait programmé à l'avance l'agenda de sa journée.

Nous sortons de cet énorme édifice de style stalinien les oreilles rougies par les écouteurs et la tête bourdonnant d'un vrac de multiples données que les notes permettront de trier une fois de retour à l'hôtel.

En fin de semaine, le petit groupe de francophones solidaires que nous avons constitué depuis l'arrivée en Pologne, s'agglomère dans la salle des pas perdus au fil des fins de séances. On discute de choses et d'autres avec force commentaires sur ce que nous avons entendu, mais une orientation toute naturelle de la conversation semble porter certains à évoquer une soirée festive propre à évacuer la saturation, d'un peu tout, d'ailleurs.

En définitive, nous sommes quelques-uns décidés à aller dîner « en ville », c'est-à-dire ailleurs que dans un restaurant international. On va, non pas s'encanailler, mais explorer les habitudes culinaires sinon gastronomiques des profondeurs prolétariennes de Varsovie. Et nous partons ainsi à l'aventure, avec toutefois un plan en main.

Au bout de quelques kilomètres dans des quartiers neufs, sans âme, il faut le « ras le bol » des plus âgés pour que nous nous arrêtons définitivement devant une vitrine laissant voir des consommateurs attablés à l'intérieur.

Conciliabule avant d'entrer : à l'unanimité moins une voix, la mienne, étant le plus jeune, je suis désigné comme popotier de la soirée. Nous entrons, saluons dans l'indifférence générale, et on nous installe autour de deux tables mises bout à bout. Le garçon arrive, nous interroge et je fais signe que l'on souhaite manger. Il opine, disparaît et revient avec la carte ; évidemment tout est en langue polonaise ; nous lui demandons si quelqu'un parle français dans la salle : personne, anglais, personne, allemand, personne ; l'un de nous parlant le russe pose la question : dénégation très rogue. Bien. J'ai donc la lourde responsabilité d'établir le menu dans la complète opacité d'une

présentation en polonais. Je facilite ma tâche en commençant par commander des bières : « *piwo* » ; *piwo*, nous connaissons tous ! Ensuite, rien n'accrochant notre regard dans la succession des plats figurant sur la carte, je suggère une méthode entrant dans la logique de la présentation des menus français : pointer trois plats, l'un en haut de l'énumération, qui pourrait être l'entrée, le deuxième au milieu, le plat principal en toute logique, le troisième à la fin, préfigurant le dessert.

Le garçon arrive avec les bocks de bière et je lui signifie que nous voulons passer commande. Il sort son carnet, je pointe le premier plat qui lui suggère quelques explications que je ne comprends évidemment pas ; je pointe le deuxième qui suscite des commentaires encore plus abondants, dont je le remercie chaleureusement avant de passer au troisième pointage qui provoque de sa part des explications véhémentes avec quelques gesticulations prenant à partie les autres consommateurs. Un fort échange s'établit entre la salle et le garçon, avec des regards appuyés dans notre direction. Cette dernière manifestation conduit un collègue belge à émettre à mon endroit :

Vous êtes sûr de ne pas avoir fait une connerie ?

La suite va lui donner raison.

Après confirmation de ma part, arrivent des jarres contenant un potage, une sorte de *bortch*, pas désagréable, qui recueille la faveur de tout le monde. Mais la suite ne laisse pas de poser question : il s'agit là encore d'une sorte de soupe dans laquelle nagent des boulettes de viande ; cela fait beaucoup de liquide et le collègue belge, assez râleur de constitution,

rouspète en alléguant que « *nous allions pisser pendant toute la soirée !* » mais personne ne veut perdre la face et, chacun, stoïque et solidaire, avale sa ration de liquide.

Dernière étape, le dessert que chacun attend avec une certaine délectation : des flûtes en verre contenant un sirop, avec toutefois quelques cerises en suspension. Tout ce que j'avais commandé était du liquide ! La salle admire notre ardeur à tout ingurgiter et, curieusement, c'est à ce moment que se manifeste un Polonais germanophone qui nous congratule a posteriori ; il s'était bien gardé de nous donner au préalable quelques indications utiles qui eussent pu équilibrer notre dîner. On vient nous serrer les mains et nous prier d'accepter un verre de vodka, puis deux, et d'autres encore à expédier coup sur coup dans le gosier. Toutes ces libations nous font un teint très coloré, et, s'ajoutant aux bières et aux autres liquides du dîner, ne sont pas étrangères à un retour difficile et pesant, le ventre fort ballonné, vers l'hôtel Européiski.

Le court séjour intermédiaire à Varsovie permet toutefois d'établir des contacts professionnels intéressants notamment lors de la visite de la chaire de pisciculture à l'École supérieure d'Agriculture. L'introduction des sciences piscicoles dans l'enseignement agricole montre à quel point la Pologne a le souci de promouvoir une production de protéines favorisée par le grand nombre d'étangs et de lacs dans le pays, également par le goût des consommateurs pour des productions de proximité, fraîches ou fumées, mais toujours de bonne qualité, d'après ce que nous avons constaté. De bonnes discussions entre collègues m'ont instruit de techniques pratiquement ignorées en France

où la production des poissons d'étang n'a pas la cote en regard des apports de poissons et produits de la mer.

Les contingences administratives existent, et, avant de nous rendre à Zelazowa Wola pour visiter la demeure de Chopin et assister à un concert, nous passons, les uns et les autres, du temps pour procéder aux formalités de réservation en vue du retour la semaine suivante.

Mais, heureuse conclusion de ce court séjour à Varsovie, nous sommes conviés par l'Ambassadeur de France à un déjeuner sympathique, hors protocole. L'ambassadeur nous précise qu'il est seul, sa femme et les enfants passant l'été en France. Plein d'humour, il ajoute que nous avons de la chance ; la valise diplomatique vient d'arriver et elle contient, outre le courrier et d'autres choses secrètes, des camemberts ! L'Ambassadeur Ch. originaire d'Orbay l'Abbaye, en Champagne, a également de bonnes adresses en Normandie. Cela ajoute à la qualité, déjà grande, de la table d'une ambassade : gastronomie et rayonnement français obligent. C'est donc, fort réjouis par un champagne « du terroir », par divers mets fort délicats et donc, in fine, par un camembert fait à point, que nous quittons pour notre hôtel ce petit morceau de terre française.

Excursions en Warmie et en Mazurie

La deuxième excursion scientifique proposée par le comité d'organisation démarre le lendemain de la clôture officielle du congrès ; cette clôture, comme souvent, est suivie d'un banquet plantureux et fortement arrosé d'alcools divers tous aussi ravageurs, mais qui ont le mérite de conférer aux

derniers instants une convivialité joyeuse et débridée contrastant fort avec l'accueil guindé et protocolaire du début du repas. Chacun trouve des ressources linguistiques insoupçonnées, révélées par un éthyisme joyeux, pour baragouiner avec le voisin ou la voisine, déployer une amitié soudaine qui ne durera que le temps du repas (encore que...). Avant la dislocation finale, ces manifestations se concrétisent par un échange d'adresses griffonnées sur un fragment de nappe en papier, faute de cartes professionnelles, encore rares à l'époque.

Auparavant, l'assemblée générale avait décidé des prochains rassemblements : 1968 en Israël, 1971 en URSS, 1972 en Allemagne de l'Ouest pour un Jubilé à Plön, berceau de la limnologie théorique.

Le « résiduel » se retrouve le lendemain au pied des autobus, toujours les mêmes antiques autobus Chausson[®] dépourvus de confort, voire parfois d'amortisseurs. En plus du responsable de la société ORBIS, chargée du tourisme d'Etat, ce sont désormais des collègues polonais qui serviront de guides, chacun pratiquant une des langues parlées dans le groupe. C'est ainsi que les francophones ont le bénéfice d'un collègue de lointaine origine française jouissant d'un patronyme bien français (c'est plus rare que l'inverse, mais cela peut arriver), Stanislas Bontemps.

Un Polonais particulier

L'ancêtre français de Stanislas était général d'artillerie dans la Grande Armée ; lors de la funeste campagne de Russie, il fut nommé gouverneur de Varsovie, y convola avec une jeune fille de la noblesse

polonaise, y fit souche et y demeura après la retraite. De génération en génération, on parla français dans la famille et Stanislas me raconta que sa grand-mère se rendait périodiquement en France « pour réapprovisionner sa cave en vin de Bordeaux ».

Notre collègue, spécialiste en pisciculture, docent⁸ à l'Institut des Pêches de Zabienec, près de Varsovie, fit plusieurs déplacements en France au cours desquels j'eus sa visite, ce qui entraîna une solide amitié qui perdure. Nos familles respectives se fréquentèrent et s'apprécièrent. Nos relations gagnèrent ainsi en intimité. Lors d'un de ses séjours dans notre pays, au cours d'un repas dominical pris en commun à la maison, nous en vîmes évidemment à parler de la guerre, des guerres, dont la Pologne, hélas ! ne fut pas avariée. Il évoqua la dernière, au cours de laquelle les archives familiales disparurent dans la tourmente de Varsovie, dont celles auxquelles il tenait beaucoup, concernant son ancêtre, le général français.

Sachant que ce général était sorti de l'une des premières promotions de l'École Polytechnique récemment créée par Bonaparte, je racontai l'affaire à un beau-frère issu de cette école et je lui demandai s'il ne pourrait se procurer la trace du dossier de l'aïeul de Stanislas. Il s'entremet avec diligence et succès auprès de l'archiviste de l'École et, quelques jours plus tard, il m'envoya les photocopies de l'état signalétique et des services de l'élève Bontemps, fils d'un menuisier exerçant à Paris, dans la rue Mouffetard. Comme dans tout document militaire de la sorte, le signalement de l'élève était scrupuleusement détaillé : taille, poids, couleur des yeux et des cheveux, etc. Sa situation

⁸ Grade universitaire polonais.

militaire était décrite campagne après campagne, citation après citation, promotion après promotion, jusqu'à sa radiation des effectifs de l'Armée Impériale. Le directeur des archives avait fort obligeamment ajouté quelques éléments dont une mention concernant un des fils du général Bontemps, devenu lui-même général, mais dans l'armée russe, la Russie occupant alors la Pologne.

Lors du dernier dîner en commun avant son retour dans son pays, nous offrîmes, ma femme et moi, un cadeau pour la famille de notre ami, dans lequel se trouvait le document en question. L'ayant ouvert et lu, Stanislas ne put empêcher les larmes de lui venir aux yeux et de manifester une gratitude qui dépassa les normes habituelles de l'exquise politesse polonaise.

Il n'eut de cesse de me faire inviter en Pologne par les autorités scientifiques de son pays. Cela fut réalisé au début de l'été 1989. Il m'accueillit à l'aéroport avec une automobile Warszawa[©] toute neuve dont il était très fier ; elle avait remplacé une vieille voiture de marque Opel[©] qu'il avait acquise d'occasion lors de l'un de ses derniers voyages en France : c'était un passionné de véhicules automobiles : il avait pratiqué dans sa jeunesse des compétitions motocyclistes.

Après un accueil familial très chaleureux, des sortes de retrouvailles puisque je connaissais quelques membres de la famille, j'eus droit au centre de recherches de Zabienec à une réception officielle assez protocolaire. Un programme très étudié avait été préparé à mon intention, comprenant quantité de visites dans différentes voïvodies⁹ du pays. Je fus

⁹ **Voïvodie** : Circonscription administrative analogue à celle d'une préfecture, parfois plus vaste.

reçu à la station de recherches de Zabienec. Une grande tournée nous mena à Gdansk et sur le littoral de la mer Baltique, avec visite de nouveaux centres de recherche à Rutki et Slupsk. À la suite d'une de ces visites, je me souviens d'une soirée fantastique chez un chercheur qui se révéla un bouilleur de cru redoutable par la variété des alcools qu'il nous offrit. Il distillait quantité de fruits : poires, pêches, abricots, pommes, groseilles, framboises, et nous dûmes goûter de tout sans retenue, dégustation coupée par l'arrivée sur la table de rafales de *pierogis*¹⁰ de toutes sortes ; les femmes ne le cédaient point aux hommes dans une compétition où les appréciations bruyantes tenaient plus à l'ambiance éthylique qu'à la subtilité des esters. La soirée s'acheva en chansons rythmées, un peu larmoyantes sur la fin, à la slave ! Nous fûmes capables de regagner nos logis, mais le départ le lendemain pour la Poméranie prit un retard considérable.

À Varsovie, je logeais chez Stanislas et nous eûmes beaucoup d'occasions pour discuter aussi bien du passé que de l'avenir ; j'appris ainsi les actions courageuses du jeune homme qu'il était lors de la bataille pour la libération de Varsovie. Sachant que mon propre père avait vécu près de Varsovie en 1919, comme instructeur des cadres de l'armée polonaise, il me fit visiter Nowy Dwor et le site de la forteresse de Modlin où ce dernier avait cantonné.

Les relations n'ont pas cessé bien que nous soyons tous les deux retraités de nos administrations respectives.

Mais, après cette évocation, revenons en 1965.

¹⁰ Grands raviolis fourrés de farces diverses.

Vers Olsztyn

Les bus vont nous amener à Olsztyn, l'ancienne Allenstein allemande, où la visite de l'Université d'Agriculture et notamment celle des départements et laboratoires de la Faculté des Pêches me laisse pantois. Nos quatre stations françaises d'hydrobiologie appliquée¹¹ sont bien en deçà de ce que nous voyons, tant en moyens matériels qu'en personnel. Pour compenser l'écart des moyens, nous avons toutefois quelques réalisations qui nous valent considération. La conception de matériel de pêche électrique et la mise au point d'un protocole d'inventaire démographique de poissons vivant en rivières, en font partie mais, comme souvent en France, ces techniques ont plus résulté de l'inventivité et de l'ingéniosité de quelques chercheurs et ingénieurs que du travail d'équipes pluridisciplinaires.

Les randonnées nous amènent à Gizycko, au cœur du « Pays des mille et cent lacs », avec une visite, au passage, du laboratoire des pêches de Lezany, une promenade en bateau sur les lacs de Kizajno, Dargin et Dobskie, un camping sympathique dans un centre de pionniers, une excursion de Mikolasjkie à Ruciane en longeant le lac de Niegocin et en empruntant ceux de Guzianka, Beldany, Sniardwy, Mikolajskie, où on nous fait visiter une station d'hydrobiologie lacustre toute récente.

À Olsztyn, après une réception et un concert au théâtre de la ville, nous avons visité le palais médiéval de l'Évêché ; à Malbork, c'est le château

¹¹ En 1965 : Paris-Saint Mandé, Le Paraclet par Boves (près d'Amiens), Thonon les Bains (Haute Savoie), Biarritz (Basses Pyrénées).

fort à double enceinte des Chevaliers teutoniques et le musée de l'ambre, magnifique, tentateur, où j'achète un collier pour ma femme. Après Elblag, quelques moments sont passés à Frombork, avec la visite du musée Copernic et un concert d'orgues dans la cathédrale par un ecclésiastique barbu et chevelu, revêtu d'une soutane qui a connu des jours meilleurs, mais c'est un organiste de grande qualité qui nous procure bien du plaisir avec son interprétation de morceaux de Bach et de Weber.

Une mention spéciale pour un raid au quartier général d'Hitler, la Wolfsschanze (tanière du loup), à Gierloz près de Ketrzyn, l'ancienne Rastenburg. Il abritait jadis de nombreux bâtiments désormais détruits et envahis par la végétation. Nous errons parmi les ruines des bunkers avant de regagner les autobus, oubliant une de nos collègues, professeur à Madagascar, égaillée dans la nature comme quelques uns, et dont l'absence ne nous a pas été révélée lors du réembarquement dans les cars. Après avoir rebroussé chemin, nous la récupérons, sanglotante, très stressée à la pensée de devoir se débrouiller seule dans cet endroit sinistre et isolé.

En Silésie, Wroclaw et ses environs

La dernière excursion nous fait basculer du Nord au Sud en passant par Poznan dont le seul souvenir qui me reste est celui d'un fameux *bigosz*¹², arrosé de force bières. C'est éreintés que nous arrivons le soir même, tard, à Wroclaw, l'ancienne Breslau allemande, en vue de la dernière partie de notre séjour polonais. L'hébergement pourrait être meilleur, dans

¹² Plat très proche de la choucroute.

une chambre, certes avec douche, mais sans pomme ni robinet, dotée d'un WC musical et d'un lavabo perméable. La literie est correcte et c'est l'essentiel.

Ce séjour a été organisé en deux digitations, l'une vers le sud, en Haute Silésie, jusqu'à la frontière tchèque pour examiner les sites de Stolowe et du Lac Lubachovskie, l'autre vers le nord, dans les diverticules de la rivière Barycz. Cette dernière partie est très intéressante pour les spécialistes en pisciculture dont je suis, avec la visite des exploitations coopératives du complexe piscicole de Milicz et de Czalkowice. Ce complexe est très en pointe en ce qui concerne la reproduction de la carpe, l'acclimatation toute nouvelle des carpes asiatiques herbivores et de maints systèmes de gestion piscicole dont certains types de bateaux faucardeurs nous sont étrangers. Pour la plupart d'entre nous, les carpes asiatiques sont une nouveauté, d'où une photographie de groupe, devenue célèbre dans notre milieu, montrant les ténors de l'hydrobiologie occidentale, mitraillant à Ruda Solowska, les quelques spécimens offerts à la vue.

Entre les deux tours, nous avons le plaisir de découvrir la belle ville de Wroclaw, apparemment indemne de bombardements, ou bien reconstruite à l'identique, comme savent le faire les architectes polonais, avec tant d'opiniâtreté et de talent. La beauté de la cité et le calme des rives de l'Odra n'atténuent pas le vent de fronde qui, depuis les rives de la Baltique nous oppose à l'Agence Orbis, responsable des transports et accommodations. Si ces dernières sont irréprochables, les transports en revanche laissent beaucoup à désirer tant les autobus sont vétustes et inconfortables. Certains d'entre nous souffrent de désordres vertébraux que le manque de

suspension du véhicule a transformés en lumbagos fort douloureux. Nous nous en étions plaints à plusieurs reprises et la charmante hôtesse d'Orbis nous avait promis des bus plus confortables dont nous ne vîmes jamais poindre la moindre calandre. C'est donc fort remontés que nous exigeons un changement d'autocar ou, à défaut, un retour à Varsovie en chemin de fer. Nouvelle promesse, nouvelle déception. La junte me charge (étant toujours le plus jeune, corvéable à merci !) d'aller prendre les billets de retour à la gare de Wroclaw, ce dont je commence à m'acquitter au guichet. Survient, complètement affolée, l'hôtesse d'Orbis qui me supplie de renoncer à l'achat, des bus neufs venant d'arriver. Méfiant, je me garde bien de quitter les abords du guichet et je demande à voir ; elle disparaît pour revenir quelques minutes plus tard avec un autocar apparemment récent et en bon état. Je ne vais pas jusqu'à ramper sous le châssis pour me rendre compte de l'état des amortisseurs pensant qu'ils n'étaient que pour moitié dans nos difficultés tant l'état des routes que nous empruntons est parfois effroyable. Nous pensons que la grande route nationale allant à la capitale sera meilleure, ce qui fut vrai.

C'est sous une pluie persistante que nous regagnons Varsovie, puis son aéroport, après quelques moments de détente passés dans un bar très chic à Kudowa Zdroj. Les voyages en autobus ont l'intérêt de prolonger les relations établies au cours d'un congrès et, tout nouveau venu dans une telle assemblée d'experts internationaux, j'apprécie la qualité et la simplicité de rapports dont certains persistèrent pratiquement jusqu'à la disparition des collègues les plus âgés.

Chapitre 2

En pays soviétique (1971)

En 1968, lors de l'Assemblée générale de l'Association internationale de Limnologie, le président avait rappelé que le congrès suivant aurait lieu à Leningrad. Généralement, la grille des congrès scientifiques se répétant de trois en trois ans est établie sur une période d'une douzaine d'années en fonction d'un tour à établir non d'un continent à un autre, mais plutôt d'une nation « limnologique » à une autre nation « limnologique ». Naturellement, quand l'opportunité permet de passer d'un continent à un autre ou de l'hémisphère nord à l'hémisphère sud, l'équilibre n'en est que meilleur. Pour ce choix, il y a moins de tractations souterraines dans le monde limnologique que dans celui des Jeux Olympiques, par exemple, mais il y en a toutefois. La politique n'a que peu de poids ; le poids est celui des équipes scientifiques, plus ou moins lourd suivant les nations, suivant celui des ténors internationaux en telle ou telle discipline, suivant la qualité de l'accueil vantée par les représentants des pays postulants, suivant aussi, il ne faut pas le cacher, des liens existant entre les membres du conseil d'administration, permettant d'orienter le

choix vers tel ou tel. Il était apparu que l'on ne pouvait ignorer plus longtemps l'existence de l'URSS en tant que grand pays limnologue en raison de l'existence sur son sol de collections d'eau prestigieuses dont le lac Baïkal n'est pas la moindre.

L'URSS, par la voix autorisée et accréditée de ses scientifiques les plus éminents, connus plus pour leurs travaux généralement publiés en français ou en allemand, que par leur participation physique aux réunions scientifiques internationales, avait donc postulé officiellement pour recevoir sur son territoire le congrès de 1971.

Se posaient toutefois un certain nombre de problèmes dont celui de l'organisation d'un tel déplacement n'était pas le moindre mais, à cet égard, le comité avait l'expérience du congrès de Pologne, des contacts et formalités à assumer pour séjourner utilement en pays communiste. La délégation française, assez importante en nombre, avait fait appel à l'époque aux services d'une agence spécialisée dans les voyages en Europe de l'Est, la CGTT. Satisfaite en 1965, elle eut donc recours en 1971 à la même agence, et son directeur, très avisé, très disponible et possédant à l'Est des relations utiles, prit nos intérêts en main. Subsistèrent toutefois quelques autres soucis dont certains se manifestèrent lors de l'assemblée générale, mais on en reparlera.

À Leningrad

Bien avant le départ, chacun avait reçu, outre les billets d'avion, des vouchers¹³ et une abondante

¹³ Bon d'achat, valable pour un repas, un divertissement, un service... (angl.)

documentation en fonction des desideratas exprimés lors de l'inscription. La concentration des congressistes français se fit tout naturellement à l'aéroport, à quelques exceptions près, avec les effusions habituelles entre gens se connaissant bien, insérant cordialement en leur sein les nouveaux venus.

Vol sans histoire jusqu'à Leningrad Chosseïnaïa/Pulkovo, où un agent d'Intourist nous accueille panneau en main et nous canalise vers les files d'attente des guichets de la santé et de la police. Cela demande du temps, mais, en groupe, les uns bavardant avec les autres, on s'en rend moins compte. La récupération des bagages est tout aussi lente, chacun essayant de repérer puis de récupérer son bien dans les amas qui sont déversés en vrac au fur et à mesure de l'arrivée des chariots. Le passage à la douane est un peu lent mais largement facilité par l'intervention de notre cornac officiel. Rassemblement sur le parvis, appel ; chacun suit le sort de ses biens avec vigilance avant de monter dans les autobus réservés, qui, dûment pannoncés « SIL »¹⁴, sont à quai. Ces bus traversent des étendues un peu désolées, avant d'aborder une banlieue d'immeubles standard, grise, monotone et triste à considérer ; l'approche des grandes villes n'est jamais très attractive, quelles que soient les contrées, là ce sont des bidonvilles, ailleurs des HLM ; rares sont les zones pavillonnaires agréables à considérer.

Arrêt et dépôt des gens et des bagages devant les hôtels respectifs. Un collègue russe, documents en main, fait l'appel ; sauf exception, les chambres sont

¹⁴ **SIL** : *Societas Internationalis Limnogorum* : société internationale des limnologues (lat.)

pour deux et, un peu en routine, comme en Pologne, je partagerai le même endroit avec mon collègue B, algologue au Muséum ; nous connaissons nos habitudes et l'empathie est devenue au fil des années une chaude sympathie. Une fois les bagages déballés et rangés, une saine organisation conduit à considérer le plan de la ville. Dans l'inconnu cyrillique, il faut prendre en effet les repères nécessaires aux activités des jours qui vont suivre ; nous constatons que l'hôtel, est situé sur la rive droite de la Neva, avec vue sur le fleuve et les ponts, à peu de distance, semble-t-il, de la forteresse Pierre et Paul et du croiseur « Aurore ». Le palais, qui héberge le congrès, nécessite la traversée de la Neva et un trajet de quelques pâtés d'immeubles : rien de bien méchant, sauf que ... Sauf que, à Leningrad, les pâtés de maison ont des dimensions considérables, en rapport avec celles de la Russie ; le lendemain nous en faisons les frais ; malgré un délai largement étudié et des performances pédestres plus qu'honorables, c'est bien tardivement que nous nous présenterons tout essoufflés au stand d'enregistrement.

L'ouverture d'un congrès comporte toujours une cérémonie officielle riche en discours généralement prononcés dans une salle prestigieuse ; tel est bien le cas de la salle de réception d'un palais qui fut celui d'un prince russe du temps des tsars. Les discours s'enchaînent, suivis par un cocktail de qualité où abondent les canapés d'esturgeon fumé et les rondelles de concombre. Concernant ces dernières, le peu de goût que j'ai pour le concombre fait que je laisse bien volontiers ma part à autrui ; je me priverai ainsi d'un légume vert omniprésent sur les tables russes, à tous les repas, voire entre les repas.

Les travaux commenceront réellement le lendemain avec les communications. Deux de nos confrères français font partie de la première volée d'intervenants. À la fin de leurs exposés, je suis abordé par un interprète chargé de traduire mon travail car, le surlendemain, je ferai partie de la seconde volée. Né en France de parents émigrés, il parle couramment notre langue, sans accent particulier. Il connaît tout de moi, mes activités passées, mes travaux, probablement la composition de ma famille : serait-il un agent du NKVD ? L'essentiel est qu'il assimile sans difficulté les éclaircissements que j'apporte aux termes scientifiques qui l'avaient arrêté dans son travail préalable. Je prononcerai toutefois ma communication en anglais¹⁵, une première pour moi, mais il faut bien se lancer. J'ai mis à profit les séjours successifs passés en Amérique du Nord pour améliorer mes efforts livresques ; cela a conduit un collègue et ami à me dire à l'issue de la prestation :

« Mais pourquoi parles-tu avec l'accent américain ? »

L'essentiel est d'avoir été compris, ce qui fut le cas, malgré des réponses imparfaites aux quelques questions posées ; les acquisitions de la langue ne sont pas encore parvenu à m'apporter une saisie immédiate de ces dernières ; il y a encore des progrès à faire !

Les séances amènent de bonnes surprises, telle celle de retrouver Stanislas B, le collègue polonais

¹⁵ « Zonation piscicole de quelques cours d'eau normands », Jacques Arrignon – Verh. internat. Verein. Limnolog. IX (1972) : 1135-1146, STUTTGART

rencontré maintes fois en France, également en Pologne lors du congrès de 1965¹⁶. Je revois avec plaisir Marcel H, dont le traité de pisciculture, seul ouvrage à ma disposition, m'avait tellement été utile lors de mon premier séjour à Madagascar en 1952¹⁷, et un ancien collègue français, Etienne M, devenu canadien, qui m'avait amicalement reçu à Montréal trois ans auparavant.

Une flânerie dans le centre ville me fait découvrir une petite église orthodoxe fréquentée par quelques vieilles femmes très dévotes. On m'indique que le courrier destiné aux congressistes est mis en poste restante à l'hôtel « Octobre », je m'y rends par pure curiosité car je n'attends rien, mais j'y retrouve quelques collègues qui y sont logés, nous bavardons en explorant une grande boutique pour étrangers. La facette touristique comporte dans l'après-midi une visite du Palais de Petrodvorets, à peu de distance de la ville. Le cadre est somptueux avec une belle perspective en gradins flanqués de jeux d'eau ; on sent un désir du tsar Pierre le Grand d'avoir voulu un environnement prestigieux, à l'image de ce qu'il avait vu en Europe occidentale. La visite du Palais d'hiver est évidemment au programme, mais au pas de course, ce qui ne permet pas de s'attarder sur les tableaux du Musée de l'Hermitage et, notamment, avec un regret, sur la collection du Picasso de la période bleue.

Les jours passant, les travaux en salle voient leur fin, mais, avant la clôture du congrès, l'assemblée

¹⁶ Voir « 1 – 1965 Séjours en Pologne ».

¹⁷ In « Des volcans malgaches aux oueds algériens », Jacques Arrignon – Éditions de l'Harmattan – 2008.

générale de la SIL doit entériner par obligation statutaire le rapport moral et le rapport financier par la sanction du vote des membres à jour de leur cotisation. L'assemblée présente compte un grand nombre de personnes n'ayant pas acquitté leur cotisation mais qui entendent bien se manifester : ce sont nos amis russes dont la représentation habilitée à voter ne dépasse pas la dizaine de membres ! S'en suit un fort brouhaha dans la salle, des allées et venues et des conciliabules sur l'estrade. La confusion est totale, la présidence de l'assemblée étant soumise à une pression qui, semble-t-il, ne lui permet pas de décider quoi que ce soit. On va vers un incident diplomatique. Mon voisin de gauche qui n'avait rien manifesté jusqu'alors, se lève, demande la parole qui lui est donnée ; d'un pas décidé, il emprunte l'allée principale pour se rendre à l'estrade. Comme moi, beaucoup de gens ont de la considération pour ce petit homme courageux et déterminé qui avance ainsi, tout seul, vers ce perchoir. Il salue les personnalités, s'approprie le micro, vérifie que son propos sera bien traduit et dit solennellement que :

– La SIL est régie pas des statuts intangibles, où que ce soit.

– L'assistance russe, pénétrée depuis longtemps par la vertu de la démocratie, comprendra que seuls peuvent voter les adhérents et s'abstiendra.

Il demande en outre que le vote soit exprimé par bulletin secret et non par mains levées, salue, quitte la tribune, remonte l'allée et reprend sa place.

Un grand silence, probablement le délai de la traduction. Nouveaux conciliabules, manifestement

les officiels sont confrontés à la tribune à une pression de nos hôtes soviétiques. La complication nouvelle et non prévue d'un vote à bulletin secret dissuade nos représentants d'y recourir, mais le vote ne portera que sur les comptes-rendus statutairement soumis au vote, à l'exclusion de toute décision pouvant engager le sort de la SIL. Il est probable qu'une assemblée générale extraordinaire se penchera sur les problèmes pendants.

Pour éviter un tel imbroglio – ce que l'on appelle de l'entrisme –, il eut fallu filtrer l'entrée dans la salle et la réserver aux seuls membres ayant acquitté leur cotisation, mais, parmi ces derniers, combien pouvaient justifier de leur position à ce moment précis ?

J'avais vécu de telles situations naguère lors d'assemblées de pêcheurs – pourtant considérés généralement comme des gens placides. C'était à une époque où des troubles politiques plus que sociaux agitaient certaines conurbations. C'est ainsi que dans le département du Nord, pour éviter l'intrusion de trublions, la fédération départementale, forte à l'époque de plus de 70 000 adhérents, avisait à l'avance les délégués de ses associations locales des modalités de la participation à l'assemblée générale, opérait, le moment venu, un filtrage très strict à l'entrée de la salle et informait les autorités de possibles risques de désordres. Il n'était pas rare de voir un car de police dans les parages avant et pendant la réunion.

Mais la suite de notre séjour à Leningrad est l'objet de réjouissances qui gommant les incompréhensions. Avant le banquet de fin de congrès, une séance de photos entraîne de joyeuses bousculades avant que chacun prenne place à des tables qui sont régulièrement alimentées en

nourritures abondantes et variées, arrosées de liquides tous fortement alcoolisés : la vodka coule à flots avant, pendant et après ! L'assemblée devient de ce fait rapidement haute en couleurs et riche en manifestations sonores, accordéons et balalaïkas accompagnant un chœur qui s'est spontanément constitué, fort des magnifiques voix slaves. Les discours finaux ont évidemment du mal à être perçus.

Nous avons visité auparavant le Musée de Zoologie, la forteresse Pierre et Paul et notamment les cachots de la prison politique, mais aussi la cathédrale éponyme dont la flèche, très haute, plus de cent mètres, est visible de la plupart des endroits que nous avons fréquentés au cours du séjour ; le passage par la maison en bois du tsar Pierre 1^{er} était également au programme. Le groupe a ensuite longé le quai où est amarré le croiseur « Aurore », rescapé de la guerre russo-japonaise, symbole de la Révolution d'Octobre, avant que chacun rentre à son hôtel se faire beau en vue du banquet dont il a été question.

Au départ de Leningrad, ne subsistent le lendemain que ceux des collègues inscrits aux excursions « post-congrès » : vers le lac Baïkal pour certains, vers la haute Volga pour d'autres, férus d'histoire, de culture, d'architecture religieuse, enfin pour le troisième, auquel j'appartiens, vers le Caucase pour la visite des installations piscicoles et halieutiques de Géorgie et d'Arménie. La dislocation se fait à Moscou, avant et après un rapide déjeuner à l'hôtel « Rossia ».

Déconvenue à Sotchi

Un vol sans histoire, suivi de l'atterrissage à l'aéroport d'Adler Sotchi. L'aéroport est à quelque

distance à l'Est de la ville où un autobus nous dépose à l'hôtel « Caucase ». B. m'ayant abandonné pour la visite de Zagorsk, je partage une chambre avec L, un collègue français travaillant sur le lac Titicaca au Pérou. Avant de dîner puis de nous coucher, nous allons découvrir la Mer Noire, que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. La plage est une plage de galets, de galets trop petits pour supporter le poids du corps mais suffisamment gros pour blesser les pieds, mais nous avons l'intention de nous y baigner ; nous nageons assez longtemps dans une eau de température véritablement idéale ; la sortie s'avère évidemment ardue, comme l'avait été l'accès. Après un copieux dîner, la nuit s'avère difficile, non pas du fait d'une digestion laborieuse, mais en raison d'un trafic incessant et bruyant sur la route passant au ras de l'hôtel.

Le lendemain, samedi, le responsable d'Intourist rejoint notre groupe lors du petit-déjeuner. Nous lui demandons à quelle heure est envisagé le départ pour l'établissement dont la visite est inscrite dans notre programme. Il nous répond que le samedi, congé de fin de semaine, les visites sont impossibles. Nous lui montrons le préprogramme qui nous a été remis à l'arrivée en URSS ; il y est bien mentionné : *visite d'établissements piscicoles à partir de Sotchi*. Nous nous insurgons de façon très unanime et notre mécontentement est motivé par le fait que, devant partir le surlendemain pour l'Arménie, c'est la seule occasion que nous avons de faire cette visite scientifique, pour laquelle nous avons payé fort cher.

L'homme est impressionné par notre réaction ; il va téléphoner – longuement – et revient pour nous dire que, malheureusement, la direction de son

service confirme l'impossibilité annoncée. Le collègue belge, qui ne s'en laisse pas conter, demande, de façon très comminatoire, à rencontrer le responsable de ce service et, en définitive, nous sommes deux à l'accompagner au siège de l'Intourist où nous ne rencontrons que des subalternes : on nous informe que le responsable est absent, il « voyage ». Nous nous heurtons à une force d'inertie incommensurable qui nous fait renoncer à poursuivre notre quête initiale ; nous nous rendons en définitive aux propositions du cornac responsable de notre groupe, à la fois de ses gestes et de ses agissements.

Avec beaucoup de démonstrations où la bonne volonté le dispute probablement à l'hypocrisie (du moins, sur le moment, en jugeons-nous ainsi), il propose que nous nous promenions dans le Parc de l'Amitié, puis que nous nous rendions à la source sulfureuse de Matesta avant de déjeuner. Dans l'après-midi, un autobus nous conduit au Mont Akhoun qui à plus de 600 m d'altitude offre des points de vue essentiellement forestiers. La chênaie que je parcours est très dense, parsemée çà et là de quelques hêtres, de charmes et de noisetiers abondants en sous-bois. Le lieu est touristique, équipé d'un funiculaire et, au pied, desservi par un parking d'autobus très fréquenté en ce samedi après-midi. Un torrent d'eau très claire laisse supposer à nous autres hydrobiologistes qu'il héberge probablement des truites et que, peut-être sur son cours, existe cette fantomatique pisciculture que nous ne pourrons voir.

On nous conseille pour la journée du dimanche la visite du *Dendrarium* de Sotchi. Le dépaysement est complet : dès l'entrée, majestueuse en demi-cercle avec des colonnades et des chapiteaux peints en blanc

crème souligné de bandes dorées, on est confronté à une flore très tropicale magnifiquement organisée pour la vision et la détermination botanique. Il est dommage que des rotondes qui se veulent orientales, voire mauresques, blanc rosâtre, très « tartes à la crème », jurent quelque peu dans l'exubérance végétale ; on peut penser que tel est le goût du public habituel.

Après dîner, je visite, avec quelques collègues courageux, des théâtres de verdure et nous tentons, dans l'un d'eux, d'écouter un concert qui y est donné, mais nous sommes trop perdus dans la foule pour y trouver du plaisir. Nous rentrons donc pour passer à l'hôtel une nuit exécrable dans le tintamarre des véhicules fréquentant la route côtière.

Avant le départ, nous déposerons à l'Intourist une plainte cosignée, en langue française et en langue anglaise, dont nous n'aurons évidemment aucun retour, mais nous avons considéré collégialement qu'il fallait « marquer le coup ».

Quelque consolation en Arménie

6 heures 30 : départ pour Erevan et oubli dans l'autobus de mon dictionnaire français-anglais/anglais-français Nagel[®]. Je m'en aperçois en montant dans l'avion ; je dévale de la passerelle et je reviens en courant à l'autobus, mais le bouquin n'est plus dans le filet du dossier de siège ; il me manquera.

Le vol est un peu pénible en raison de turbulences ; les plongées sur les reliefs du Caucase sont magnifiques, mais il faut se contenter de la vue car il est interdit de filmer ou de photographier.

Un guide nous attend à l'aéroport et nous conduit à un hôtel très confortable, l'hôtel Ani. Une fois les